



HAL
open science

Villes-monstres et obsessions littéraires: Le Caire-Mexico

Jérôme Monnet

► **To cite this version:**

Jérôme Monnet. Villes-monstres et obsessions littéraires: Le Caire-Mexico. Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain, 1994, 38, pp.25-29. halshs-00146195

HAL Id: halshs-00146195

<https://shs.hal.science/halshs-00146195v1>

Submitted on 14 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VILLES-MONSTRES ET OBSESSIONS LITTÉRAIRES : LE CAIRE-MEXICO

par Jérôme MONNET

(publié en français dans la *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain*, n°38, pp.25-29, octobre 1994, Le Caire: CEDEJ, Ambassade de France en Égypte)

Pourquoi les grandes villes de la planète suscitent-elles de nos jours le déferlement de descriptions apocalyptiques dont nous abreuvons les médias ? Le regard qu'on jette sur elles semble d'autant plus épouvanté qu'elles sont lointaines et situées plus au sud. A Tokyo, New York ou Paris, on a parfois l'impression que les embouteillages constituent le principal problème des citoyens, payant ainsi le prix de la prospérité qui permet à chacun d'être seul dans son véhicule. En revanche, à Lagos, à Lima ou à Calcutta, les conditions de vie sont apparemment les plus horribles que les journalistes puissent décrire.

Or, point n'est besoin de connaître les grandes métropoles du Tiers-Monde pour trouver étranges les similitudes des discours dont elles sont le prétexte, alors que ces villes se développent dans des contextes locaux radicalement différents. La couverture journalistique du Caire et de Mexico en donne un bel exemple. Des textes, représentatifs de la littérature médiatique sur ces villes, permettront ici d'analyser ces descriptions qui n'ont plus besoin de leur objet pour se construire.

Par exemple, Patrice Claude évoque dans *Le Monde* "Les convulsions du Caire" (23 octobre 1992) à l'occasion d'un séisme qui a frappé la capitale égyptienne. Cet article paraît une dizaine de jours après le tremblement de terre. Il ne s'agit donc plus de rendre compte de l'événement lui-même, mais de faire le point sur l'état du Caire. Or, chose étonnante dans un journal très fier de sa réputation de sérieux et de modération, c'est l'occasion de faire paraître en première page un texte d'une virulence extraordinaire, dont le lyrisme sert à produire une représentation révoltante de la ville, voire franchement méprisante et haineuse.

"Les convulsions du Caire"

[Le séisme du 12 octobre 1992] a secoué le grand corps malade et pustulé de [la] capitale [...] une cité qui souffre déjà d'éléphantiasis chronique, -- douze à quinze millions d'habitants, selon les heures du jour et de la nuit, -- dans une mégapole qui a, vingt heures par jour, les artères bouchées, les poumons enfumés, les intestins crevés et les tympan éclatés [...]

Le Caire, al-Qahira -- "La Triomphante", -- ville-femelle, trépidante et couturée, vieille reine malade, infirme, essoufflée, bronchiteuse, dégoûtante, fascinante. [...]

Quarante autoponts et des kilomètres de périphériques suspendus ont achevé de défigurer la vieille souveraine. Sacrifices consentis au dieu bagnole, à la cacophonie incessante d'un million de ferrailles à roulettes. [...] En 2020, si l'on en croit certains démographes étrangers, Le Caire pourrait compter trente millions d'individus. Où va-t-on les mettre ?

Dans les étages et dans les surélévations brinquebalantes que les effendis locaux, jouant sur la corruption généralisée de la bureaucratie ajoutent chaque année sans s'occuper de savoir si les fondations de leurs propriétés immobilières ont été prévues

pour ? Dans les cités satellites qui ceignent la grande ville et qui avalent en se multipliant de grasses et rares terres agricoles ? [...] en deux décennies, après le boom pétrolier des années 70, la "mère du monde" est globalement devenue une vraie souillon. [...]

Imbaba, son marché aux dromadaires, son marché aux esclaves version an 2000. [...] Tourbillon de poussières sableuses et de chaleurs suintantes. Ici s'entassent des centaines de milliers de laissés-pour-compte d'une éphémère croissance. Quart-Monde du Tiers-Monde. Des meutes de chiens galeux, d'ânes bâtés, de chèvres bêlantes, de poules caqueteuses et de gosses dépenaillés s'entrecroisent dans un interminable capharnaüm médiéval. Il n'a pas plu depuis six mois et l'on patauge dans les flaques boueuses crachées en surface par des égouts crevés.

Effluves puantes, fumerolles écoeurantes, échappées à longueur de jours et de nuits de tas d'ordures hauts comme des immeubles. Conglomérats de taudis, aux balcons branlants, aux terrasses transformées en basse-cour ou en bergeries. Fouillis de ruelles et venelles crasseuses. Magmas de caillasses et de clapiers lépreux, chancelants, bâtis à la va-comme-je-te-pousse. Et qui s'écroulent, au moindre coup de sirocco, dans de grands fracas meurtriers.

Ce n'est pas vrai que sorti des splendeurs passées, des musées et des palais, Le Caire a encore du charme. C'est une ville impossible. [...]

Patrice CLAUDE, *Le Monde*, 23 octobre 1992, pp. 1 et 6

Cet article se construit autour d'une métaphore commune dans la description des villes, celles de l'organisme vivant. Vivant, mais à l'agonie, vu tous les maux dont il souffre : "grand corps malade et pustulé", "éléphantiasis chronique", "artères bouchées" etc. Banal aussi, que cet être soit assimilé à une femme, mais troublant, quand on passe insensiblement des stigmates de la maladie, qui repoussent, à ceux de la perversion, qui attirent : "vieille reine malade, infirme, essoufflée, bronchiteuse, dégoûtante, fascinante". Perversion, parce que la ville-femme "avale en se multipliant de grasses et rares terres agricoles" : la femme, "mère du monde", normalement porteuse de vie, devient ici stérilisatrice, du fait de sa propre croissance.

Deux thèmes s'entrelacent au leitmotiv principal : ceux de la pollution et de la corruption. Ils sont l'occasion d'introduire enfin dans la description les citadins, bruyants "cacophonie incessante d'un million de ferrailles à roulettes" et effendis locaux jouant sur la corruption généralisée de la bureaucratie". Le dérapage devient patent dans la dernière partie du texte, proprement insoutenable, lorsque les habitants sont ravalés au rang de bêtes : "des meutes de chiens galeux, d'ânes bâtés, de chèvres bêlantes, de poules caqueteuses et de gosses dépenaillés", "conglomérats de taudis, aux balcons branlants, aux terrasses transformées en basse-cour ou en bergeries", "magmas de caillasses et de clapiers lépreux". La ville, faite femme, rend animal.

Bien sûr, il ne faut pas prendre tout cela trop au sérieux. Au-delà du narcissisme stylistique, le journaliste est prisonnier de son discours, d'une série de métaphores qui se dévident toutes seules une fois qu'elles sont lancées. Il s'agit d'une représentation qui se nourrit d'elle-même en puisant dans un complexe imaginaire qui n'a plus rien à voir avec l'espace concret. Tout le monde aura beau jeu d'épingler dans la plupart des descriptions de villes ces formules toutes faites, interchangeables, que l'on utilise à tout propos, sur les bidonvilles, les gamins de rue, les vendeurs ambulants, les policiers véreux, les embouteillages, la pollution, le chaos, le gigantisme.

C'est bien ce que montre le texte de Jean-François Fogel sur "Mexico, capitale des calamités" (*Géo* n 156, février 1992). Cet article introduit un dossier consacré à la capitale mexicaine dans un magazine destiné à faire connaître la planète (sous-titre : *Un nouveau monde : la Terre*), à préparer un voyage (il y a des pages "Guide", "bloc-notes du voyageur") et à faire rêver.

“Mexico, capitale des calamités”

Plus grande ville du Monde, Mexico n'est pas symbolisée par un monument ou une avenue. Mais par la vision d'une multitude menacée: plus de seize millions d'habitants serrés à 2250 mètres d'altitude dans une vallée plane que deux volcans enneigés dominent. Ici, les hommes voient rarement les volcans: la pollution de l'air les cache. Ils se défient du sol: les séismes abondent. Quant à leur ville, selon le prix Nobel Octavio Paz, "elle a souffert d'une croissance frénétique et cancéreuse qui a détruit presque totalement son tracé et sa physionomie".

Bienvenue à Mexico... La ville qui invente la planète du futur. On est injuste avec la capitale du Mexique: elle est parfois pire que ce qu'on en raconte. Certains après-midi d'automne, quand une trombe détrempe la sortie du travail, elle peut même être effrayante. Voies immenses gorgées de véhicules bloqués, piétons vêtus d'imperméables improvisés dans des sacs en plastique, flaques comme des mares, fond de l'air d'une crasse tiède, perceptible à fleur de peau, nauséuse, qui étouffe les arbres. Et partout, la mendicité, l'odeur prégnante du maïs grillé, les klaxons, la bousculade, le sale reflet des éclairages sur les chaussées. Pour fuir, il n'y a que les quais du métro où des employés poussent les voyageurs à pleines mains dans les wagons. Mexico, capitale des calamités; il faudrait un coeur de suie pour l'aimer d'emblée. Trop vaste pour être chaleureuse, trop démunie pour être chic, trop crasseuse pour être belle [...].

Jean-François FOGEL, "A la rencontre de la plus grande ville du monde", *Géo* n°156, février 1992, p. 66

Ici, on rencontre exactement les mêmes clichés qu'au Caire : la ville anthropomorphisée ("trop vaste pour être chaleureuse, trop démunie pour être chic, trop crasseuse pour être belle"), malade (croissance frénétique et cancéreuse") et perverse ("crasse tiède, perceptible à fleur de peau, nauséuse, qui étouffe les arbres"). La ville "effrayante" : à la pollution et aux embouteillages s'ajoute l'écrasement ressenti face au gigantisme ("multitude menacée", "voies immenses gorgées de véhicules bloqués", "klaxons", "bousculades", "métro...").

Mais les graves difficultés que rencontrent ces villes, et qu'il ne s'agit pas de nier, se présentent dans ces contextes culturels, économiques, politiques et spatiaux radicalement différents. Mexico est l'un des prototypes de la ville américaine moderne : depuis le XVI^e siècle, elle se caractérise par ses avenues larges et rectilignes et une densité relativement faible de population. En revanche, Le Caire est un archétype de la ville arabe, héritière d'une tradition urbaine plurimillénaire, carrefour où se sont inextricablement mêlées les civilisations urbaines égyptienne antique, hellénistique, romaine, arabe, ottomane, haussmanienne et anglaise. Pollution et embouteillages sont le fait d'un million de véhicules au Caire, de trois à Mexico. Là, le climat désertique est en cause ; ici, ce sont des inversions thermiques dans un bassin fermé d'altitude qui posent problème. On voit que les conditions diffèrent fortement de celles qui produisaient le smog de Londres jusqu'aux années 50 ou de celles qui affectent Tokyo.

La preuve est faite que les descriptions apocalyptiques des mégapoles actuelles sont peu concernées par la réalité concrète de la vie urbaine, lorsqu'on découvre que le même discours, avec rigoureusement les mêmes images, s'exprimait il y a plus d'un demi-siècle. Selon Sayyid QUTB, en 1941, Le Caire souffrait déjà de tous les maux que nous décrit Patrice CLAUDE cinquante ans plus tard : la métaphore de la ville-femme, vieille prostituée usant d'artifices pour voiler sa déchéance, touche ici au sublime.

"Le Caire Trompeur"

Combien mensongère tu peux être, al-Qâhira, et trompeuse pour ceux qui ne connaissent de toi que les côtés brillants !

Tu t'exhibes belle et séductrice, avec un sourire enjôleur, riche et plaisante, prospère et policée, exhalant tes parfums et résonnant de rires joyeux, semée de fleurs sous la douceur du ciel. C'est alors que se noue la tromperie et se perpétue le mensonge auxquels ne se laissent prendre que ceux qui ne savent pas et qui ne veulent pas savoir.

Car en vérité, tu es laide, al-Qâhira, laide et décrépète, souffrante et affligée, misérable et dure aux miséreux. Tu es ignorante, attardée, respirant le désespoir et suant la détresse. Tu résonnes de cris de douleur et de gémissements montés des profondeurs, tel un corps congestionné et maladif soudain découvert aux yeux de qui prend la peine de lui ôter son voile et d'inspecter recoins et profondeurs.

Tu es belle, al-Qâhira, (...) là où, parée de tous tes charmes et de ta séduction, tu vis dans tes palais aux rythmes de Paris, Vienne, ou Genève, là où c'est tous les jours les mille et une nuits, avec tes soirées enchanteresses, dans le tintement des coupes, quand l'exaltation et l'ivresse jouent de ta tête séduite et te font oublier les douleurs et les afflictions qui travaillent ton corps.

Mais tu es laide, al-Qâhira, difforme et misérable, affamée et malade, affligée et souffrante (...) partout où tu vis dans ta crasse et tes déjections, comme vivent les Noirs dans leurs cavernes, ou les Troglodytes, ou les Chinois dans leurs marécages, dans les dédales oubliés de l'histoire.

Sayyid QUTB, in *Revue des Affaires Sociales*, mai 1941, Ministère égyptien des Affaires sociales (traduction de A.Roussillon publiée par l'Observatoire Urbain du Caire Contemporain, in *Lettre d'information* n°37, juillet 1994, Ambassade de France en Egypte).

Pourtant, en 1947, l'agglomération du Caire ne rassemblait que 2,2 millions d'habitants, sur 80 km². Comment se fait-il que la description soit la même pour une mégapole qui couvre 350 km² et rassemble 13,5 millions de personnes en 1993? Peut-on alors admettre, avec P.Claude, qu' "en deux décennies, après le boom pétrolier des années 70, la mère du monde est globalement devenue une vraie souillon" (c'est nous qui soulignons)? Est-ce pour mieux assurer la corrélation gigantisme-chaos-misère-pollution-corrupcion qu'il fallait évoquer le pétrole?

Ces comparaisons concrètes donnent le vertige lorsqu'on sait que Mexico, en 1940, abritait moins de deux millions de personnes sur près de 370 km² (la superficie du Caire en 1993), alors que la ville suscitait déjà des réactions d'horreur devant sa démesure et son inhumanité en 1934. Le texte d'Aaron SAENZ: dans ce rapport adressé par le responsable de l'administration de la capitale au président de la République, les thèmes de la laideur, de la saleté

et de l'obstruction sont repris avec force. A Mexico comme au Caire, la beauté n'est qu'apparente : dans la première, elle cache les dysfonctionnements et les inadaptations au présent ; dans la seconde, ce sont les parfums qui masquent les mauvaises odeurs. A Mexico en 1934, les conditions de vie "bestiales" des classes nécessiteuses (A.Saenz: "prédisposées par les circonstances et le milieu dans lequel elles vivent à être victimes du vice et du délit") sont celles que l'on retrouve au Caire en 1992.

"Mexico, un organisme anémique"

Mexico, dite Cité des Palais, présente un fort contraste entre les constructions d'importance et les baraques et courées (vecindad) qui ne satisfont pas les nécessités les plus rudimentaires de salubrité et d'hygiène ; leur aspect est désagréable et parfois répugnant. (...)

Les palais de cette ville sont en général d'une apparente somptuosité et commodité, mais s'ils furent bons pour une époque, aujourd'hui ils se trouvent complètement inadaptés et à chaque pas nous pouvons constater qu'ils sont démolis pour être remplacés par un édifice moderne, certes adapté aux besoins actuels, mais de mauvais goût architectural. (...) Dans les nouvelles constructions d'architecture moderne, on note une lamentable anarchie, du fait qu'un immeuble de ce genre est élevé à côté d'un édifice de style colonial, français ou autre, ce qui dégrade l'harmonie et le sens de la beauté. (...)

Le pire aspect que présente Mexico est celui de ses marchés publics, puisque faute de places suffisantes, les vendeurs débordent dans les rues adjacentes pour y développer leurs activités, ou bien s'établissent en quelque endroit déterminé en envahissant peu à peu les rues contiguës jusqu'à former un marché sur la voie publique et obstruer la circulation (...) aspect répugnant que présentent aujourd'hui nos marchés, (avec) cette classe d'étals constitués par un journal étalé sur le sol et sur lequel se vendent les articles de première nécessité. (...)

Toute personne qui s'impose la tâche (de parcourir la ville et de visiter plusieurs courées de tous types et dans toutes les situations) l'achève déprimée par le spectacle de la triste condition de ces gens face à l'attitude criminelle de la majorité des propriétaires de courées. Il n'y pas de mots pour exprimer l'ampleur de ce désastre (...) Il est nécessaire de racheter ces personnes qui vivent dans des porcheries et dans des conditions pires que celles de la prison. Ces courées sont un baignoire et sont des chambres de mort, que les locataires se voient obligés d'occuper par nécessité, en livrant leurs corps et leurs esprits à l'infâme exploitation de la location. (...) situation désastreuse de ces centres plus appropriés aux animaux qu'aux êtres humains.

Aaron SAENZ, Informe presidencial y memoria del Departamento del Distrito federal, Mexico, 1934, pages 83-90 (traduction J.Monnet)

Cinquante ans plus tard, Mexico groupe 15 millions d'habitants sur 1 200 km². Cela, soit dit en passant, place la ville loin derrière les agglomérations de Tokyo et de New York (25 millions chacune) et même Sao Paulo (17 millions): alors pourquoi s'est implanté aussi profondément dans l'imaginaire médiatique le fantasme de "la plus grande ville du monde" ? Ce "titre" aurait-il pour vertu d'enclencher la mécanique de la description sensationnelle et catastrophiste ?

Dans la rhétorique de la ville-monstre, on associe systématiquement au gigantisme le chaos et la misère, comme s'ils n'existaient pas à d'autres échelles. La misère de la plus grande ville serait-elle forcément la plus terrible ? La représentation dominante considère que les mégapoles du Tiers-Monde ne connaissent pas d'ordre, comme si des mécanismes de régulation sociale n'y apparaissaient pas. Et pourtant, sans cet ordre qui leur paraît préférable à celui qu'ils éprouvaient ailleurs, les citadins ne partiraient-ils pas ? Ils y souffrent certainement de graves problèmes, mais les immigrés en ville ont sans doute de bonnes raisons de préférer cette dernière à leur lieu de départ.

Ce qui explique l'uniformité du discours sur la mégapole du Tiers-Monde, c'est la prégnance, voire l'obsession d'un certain genre littéraire, le genre "description de la ville" issu de l'antiquité (Babylone, la "Grande prostituée"). Les Romains l'ont illustré avec leurs poèmes bucoliques anti-urbains et les anciens Arabes l'ont élevé au plus haut degré jusque dans leur traités de géographie. Ce genre, mis en oeuvre pour toutes les villes à toutes les époques, n'a jamais rien dit d'aucune ville concrète, mais seulement d'une seule et même ville imaginaire, qui évolue très lentement dans le temps. Cette ville fantasmée n'en est pas moins réelle : ceux qui la décrivent n'en ont effectivement pas vu d'autre. Le discours ne tire de l'expérience vécue que les éléments conformes à une image déjà établie.

Cette ville imaginaire est habitée par tous ceux qui ont ce code littéraire en commun : journalistes, scientifiques et politiciens qui veulent "faire du style" et des effets de manche à de peu de frais. Ils tentent de rejoindre les romanciers et les poètes, sans en avoir le talent. Car, chez les écrivains, la description de la ville n'obéit pas à un code pour masquer l'indigence de l'observation ou la vacuité de l'analyse, mais au contraire sert la progression dramatique, la mise en place de l'intrigue, permet de nouer une tension. En témoignant la subtilité et la force des descriptions du Caire chez Naguib MAHFOUZ (cf. la trilogie de *L'Impasse des Deux-Palais*, Le livre de Poche) ou de Mexico par Carlos FUENTES (*Christophe et son oeuf*, Gallimard). Quant aux exercices de style et aux pastiches dans le genre "description de ville", on pourra se délecter avec Georges PEREC et ses *Espèces d'espace* (éditions Galilée) ou avec *Les villes invisibles* de Italo CALVINO (Le Seuil).

Souhaitons que tous les amateurs de ville sachent trouver le juste ton, leur propre ton, pour parler de ces espaces. En se retranchant derrière un genre galvaudé, derrière un code abusif, ils en disent plus sur eux-mêmes et leurs modèles que sur les réalités qu'ils veulent représenter. Paradoxalement, peut-être faudrait-il qu'ils apparaissent davantage comme individus, qu'ils identifient mieux la relation complexe qu'ils entretiennent avec les lieux, pour faire preuve d'objectivité. Ne pas s'abstraire de son milieu (spatial et intellectuel) est peut-être la condition d'une représentation plus pertinente du sujet et de l'objet, de l'observateur et de la ville.